

Madeleine
Monette

Amandes et melon

ROMAN

PROLOGUE

Certains après-midi d'été

Elle se revoit la tête ronde, trop large sur ses petites épaules, le front haut et les tempes dégagées comme si elle avait commencé à perdre ses cheveux, les boucles éparses. Elle n'a que cinq ou six ans, et elle a l'air vieux. La poussière du trottoir qui se mêle à la sueur au creux de ses mains en retrace les fins sillons comme à l'encre noire. Il y a longtemps que Marie-Paule est assise là, sur le béton granuleux, et de minuscules cailloux se sont incrustés dans le gras de ses pouces, à la naissance des poignets.

Devant elle sa mère fait un de ses numéros. Un peu mime, un peu jongleuse et un peu illusionniste, elle s'efface derrière une nuée de gestes qui ne lui ressemblent pas. Laide ou belle selon qu'elle inspire à Marie-Paule des rires gênés ou lui donne envie de suivre jusqu'au bout, dans son crâne, cette voix qui s'étire comme de la ouate, sort par petits clous ou s'éparpille en pluie, l'actrice disparaît dans ses personnages et ne peut plus aimer quiconque existe pour de vrai, elle est un monstre. Mais lorsque les passants ont bien applaudi et qu'avant de se disperser ils jettent des pièces sur un mouchoir qu'elle a déplié devant eux, il y a ces moments de bonheur inouï où l'actrice se rue sur l'enfant, la soulève de terre en faisant tourner les maisons et le ciel tout autour, embrasse ses cheveux, presse son visage sur sa blouse moelleuse, sa poitrine moite et haletante, et pour toutes deux c'est le triomphe.



De part et d'autre de Marie-Paule qui a les jambes croisées à l'indienne, le cou engoncé dans les épaules et les bras raidis derrière elle, des piétons s'arrêtent et forment une première rangée, puis une deuxième, puis un attroupement qui déborde du trottoir sur la chaussée. Les éclats de voix de l'actrice et les rires de

ceux qu'elle retient dans son cercle attirent d'autres curieux encore qui s'arrachent le cou sans rien voir. L'enfant le sait, parce qu'elle s'est déjà trouvée au milieu de la rue avec son père qui l'avait assise sur une de ses épaules, mais qui ne voyait rien, lui, que des têtes et des nuques. Par la suite il s'en était plaint, même que c'était tout ce dont il avait parlé quand l'actrice l'avait interrogé d'un regard anxieux, attendant de lui un signe d'approbation, d'encouragement.

Les jours d'affluence, il arrive que la circulation soit entravée, que la police interrompe le spectacle et ordonne qu'on libère la rue. C'est ce qu'appréhende Marie-Paule lorsque les rires gonflent trop vite au-dessus d'elle, l'enfoncent comme dans un puits parmi les longs corps dont les têtes se touchent dans les hauteurs. Trois coups de klaxon, deux hoquets de sirène, et des policiers bourrus font irruption au centre du groupe où elle est aussi tremblante qu'excitée. L'actrice s'immobilise et se tait. Les gens s'indignent, sifflent leur mécontentement, mais n'obéissent pas moins. Ils se montrent plus généreux que d'habitude toutefois et empilent silencieusement les dollars au lieu de faire cliqueter les sous, pour protester contre le pouvoir des uniformes, le narguer.

C'est l'été, toujours l'été quand sa mère travaille dans la rue, et Marie-Paule est distraite par les jambes duveteuses ou fraîches épilées, les pieds arqués sur des talons hauts ou avachis dans des sandales fatiguées, les orteils boudinés ou interminables, collés en pain ou espacés, les ongles longs et bombés ou déchirés, propres et tendres ou endeuillés, qui lui donnent un aperçu de l'intimité physique des étrangers qui l'entourent.

Parfois, pour qu'elle se tienne tranquille, sa mère lui achète des bonbons qu'elle lui laisse choisir un à un, au désespoir de la marchande. Au soleil, ils ramollissent dans leur sac brun. Marie-Paule en fait une boule, tord solidement l'ouverture du sac qui prend l'aspect d'une pomme de pin et dont la queue de papier poreux s'humecte dans sa main. Patiente, elle refrène son envie de se les mettre tous dans la

bouche, parce que sa mère lui a dit de les faire durer et qu'il ne faut surtout pas la contrarier, elle suce les carrés de sucre et s'amuse à les débusquer en avalant complètement ses doigts, à les faire rouler sous sa langue ou à les cogner contre ses dents. Si elle continue, la prévient son père quand il l'y prend à la maison, si elle continue de mettre la main dans sa bouche comme un poisson dans la gueule d'un plus gros, ses lèvres s'étireront et seront un jour tellement grandes qu'elle ne pourra pas embrasser ses amoureux sans les engloutir...! C'est qu'il a horreur des mauvaises manières. C'est qu'il a la fierté délicate et qu'il tient à partager avec tous le plaisir douloureux qui le remue lorsqu'il contemple sa fille, n'en revenant pas de la voir grandir. Que voulez-vous! La mère n'est pas assez sévère. Elle veut faire du théâtre. Le lendemain de l'accouchement, elle se revoyait sur les planches... Lui n'aurait jamais cru, dit-il souvent pour excuser l'enfant.

Entre deux carrés de sucre, Marie-Paule laisse sécher ses doigts, si collants qu'ils font l'effet d'être palmés. Elle les écarte doucement, en regardant la peau s'étirer et se détacher peu à peu sur les côtés, elle joue de l'éventail avec l'application sérieuse d'une scientifique.

De temps en temps elle considère sa mère, ses cheveux courts qui moussent au soleil et entourent sa tête d'une masse vaporeuse, ses lèvres minces dont elle repousse chaque matin les contours en les remplissant de rouge, ses yeux bruns crayonnés, frondeurs ou fixement effrayants, illuminés d'un délire fou pendant le monologue de l'avion qui manque de carburant au-dessus de la mer, sa haute poitrine et sa blouse qui plonge à pic sous une large ceinture évoquant un corset, sa jupe dont les plis profonds tombent en s'évasant et s'ouvrent parfois sur une jambe longue et blanche, ses souliers plats dans lesquels elle se dresse toujours sur la pointe des pieds, comme s'il lui fallait grimper sur des talons imaginaires pour croire elle-même à sa voix ou se faire entendre, et aussi la sueur qui lui fait des ronds sombres sous les bras. Marie-Paule, qui meurt de ne pas avoir toute son

attention, passe de l'admiration sans bornes au ressenti secret, insoutenable. Si elle ne craignait pas une rebuffade, elle irait sans plus attendre s'accrocher aux cuisses de sa mère et cacher son visage entre ses genoux, dans les froissements de sa jupe.

•

Elle se revoit, oui. Elle se souvient comme si c'était hier. De l'émotion surtout, mais pas seulement. Elle sait que le drame est en marche, puisque l'amour est déjà en crise. Aussi banale mais unique, le drame, que la matière des livres qui sournoisement vous renversent. Elle revoit sa petite personne et elle croit toucher le fond de l'humanité. Oui, elle se souvient très bien. Et vingt ans après ça lui fait encore un peu mal.

•

Avant de commencer, l'actrice la dépose sur le trottoir et lui ordonne de montrer qu'elle est une grande fille. Marie-Paule sait bien qu'elle est petite, et que c'est injuste. S'il lui arrive de se rebeller, de pédaler dans le vide pour forcer sa mère à la garder dans ses bras, elle est le plus souvent docile. Déjà qu'elle se sent indésirable, il ne servirait à rien d'aggraver son cas. D'ailleurs, à tenir tête, elle ne gagne jamais que des sursis qui n'en sont pas, des délais tourmentés. Ayant pleuré de rage, crié à se fendre le crâne et vu sa mère encore plus désemparée qu'elle-même, elle finit toujours par s'asseoir tranquille sur le trottoir, où elle avait d'abord refusé d'être abandonnée tel un ballot encombrant. Malheureuse, étourdie d'avoir hurlé, elle occupe au moins ce qui sera une place de choix au premier rang.

Alors elle allonge les jambes, s'appuie sur les paumes et observe les métamorphoses de sa mère. S'imprégnant de ses monologues bizarres, elle devient une éponge. Plus tard, dans l'obscurité de son lit, elle se répétera chaque scène. Le sens et les sons exacts

lui échappant souvent, elle se racontera avec terreur ou plaisir des histoires de suce-idées et de nez rosés.

Des aiguilles lui courent dans les doigts, des rides rouges se creusent à l'articulation de ses poignets, qu'elle ne songe même pas à secouer. Pas étonnant qu'on la trouve d'une patience exemplaire.

En plein soleil, ni l'endroit ni la position ne sont des plus confortables, mais cela vaut mieux que de se faire garder par la vieille voisine et son fidèle soupirant, son visiteur de tous les jours. Dans l'appartement qui sent le chou bouilli à longueur d'année, et où les bombes désodorisantes ne suffisent pas à dissiper l'odeur de renfermé, n'y ajoutent que des vapeurs acidulées de citron ou de rose, tout lui paraît défraîchi en comparaison des couleurs vives dont on l'entoure d'habitude. Elle n'y est curieuse de rien, surtout pas des objets de rebut que les vieux cueillent dans la rue et entassent le long des murs, comme dans une boutique de brocanteur. À peine y entre-t-elle qu'elle devient apathique, d'une civilité fade et résignée: son corps atone ne donne à lire qu'une absence forcée de sentiments, qu'une tristesse à blanc. Les jambes pendantes sur la chaise où sa mère s'assoit toujours pour lui enlever son manteau, boire quelques gorgées de thé et donner ses instructions avant de partir, elle n'a pas l'air d'une enfant difficile. N'empêche qu'elle ne peut pas souffrir ces vieux qui la dorlotent, se pâment d'admiration devant elle ou ferment les yeux au supermarché sur tout ce qu'elle glisse furtivement dans leur panier. Qu'ils la mènent par la main, traînent leurs pantoufles à ses trousseaux, la sortent dans sa poussette ou la fassent manger, lui donnent ses bains ou bercent ses petites impassibilités, ils sont ceux qu'elle peut repousser obstinément ou frapper du poing sans risquer de rien perdre. Quant à l'actrice qui s'absente aussi souvent et aussi longtemps qu'il lui plaît, l'enfant lui garde un amour démesuré: il lui serait trop pénible de se voir la détestant.

•

Avec le regard vague et la bouche entrouverte des petits qui s'oublie et semblent entrer dans des chambres sans pesanteur, Marie-Paule gratte distraitement les menus cailloux qui ont adhéré à ses paumes.

Elle connaît la mécanique du spectacle, les mots qui doivent déclencher les rires ou commander les silences. Quand elle s'aperçoit qu'on la regarde, elle s'esclaffe à la chute de chaque blague et parfois même un peu avant: elle ne supporterait pas qu'on la relègue dans la catégorie, combien détestable! des enfants trop jeunes pour comprendre. Riant avec les autres, elle se sent en partie responsable de leur plaisir. N'est-ce pas sa mère à elle qui invente ces personnages, dont les réflexions sur la vie sont toujours terriblement sérieuses, mais font toujours l'effet de plaisanteries? En fait, elle se demande la plupart du temps ce qu'on leur trouve de si drôle, comme lorsque l'actrice prétend être juchée sur le parapet d'un pont et met des lunettes de plongée en disant qu'elle veut se voir partir, mais puisque tout le monde rit; en fait, elle n'aime pas que sa mère joue la comédie. Dès que son visage et sa voix se défont, prennent des expressions molles ou piquées de tics, elle s'impatiente de ces folies qu'elle est impuissante à imiter, sinon à faire cesser, qui lui semblent excessives et déplacées, menaçantes pour l'ordre fragile grâce auquel elle s'y retrouve et qui règle pour elle les apparences. Elle craint que sa mère ne redevienne pas elle-même, que sa personne ne se coince dans les grimaces, ne s'y sente trop à l'étroit et ne s'en extirpe pour aller respirer ailleurs. Prise de panique, elle se croit tout aussi en danger que lorsque sa mère un instant l'étouffe en l'embrassant, et l'instant d'après la délaisse.

À ceux qui la jugent incapable de saisir les traits d'esprit de sa mère, elle ferait volontiers remarquer que de toute manière ses monologues sont idiots, ne sont qu'une enfilade de sottises sans queue ni tête, mais cela n'arrangerait rien, puisqu'elle doit protéger sa mère aussi bien qu'elle-même. Heureusement, les applaudissements ne manquent jamais d'éclater à la

fin, qui font de l'actrice une héroïne et la portent aux nues, atténuent l'effet de ses mimiques outrées.

À la maison aussi sa mère l'exaspère, lorsqu'elle joue «La Vieille Savate» par exemple, une de ses favorites aux épaules roulées en avant, au cou allongé à l'horizontale comme la tige d'une fleur à moitié déracinée, aux bras ballants et aux mains abandonnées sur les cuisses tels des pompons maigres, qui va renflant à tout bout de champ et glissant à petits pas sur ses chaussettes en accordéon.

Quel contraste avec les autres fois, d'un rare bonheur, où sa mère l'entraîne dans ses extravagances et la fait rire aux éclats, la déguise d'un rien et prête aux objets des usages imprévus, fait tenir son univers sur la pointe d'une épingle ou la retranche du monde en la mettant à l'abri de tout, comme lorsqu'elles sont tapies dans un placard où elles tremblent de plaisir autant que d'énervement à l'idée qu'on les y découvre.

Pendant ce temps, le père est assis dans son lit où il passe des soirées entières soit à comparer de nouvelles recettes de feuilleté, de soufflé ou de mousse, soit à dépouiller des revues d'automobiles en concessionnaire zélé. D'abord il leur jette des regards par en dessous, indulgents et amusés. Puis il trouve que ça a assez duré, qu'on s'est suffisamment excités. Toute cette agitation qui secoue l'appartement, le remplit de cris et de bruits impossibles. Et cette enfant qui sera trop fébrile pour dormir. N'est-elle pas déjà en sueur, oui, sûrement, elle est en sueur. Ce n'est pas qu'il veuille les empêcher de rire, elles sont trop belles à voir toutes les deux, mais il voudrait au moins s'entendre penser. N'est-il pas étonnant qu'on s'occupe si peu de lui. Après tout il est son père, à cette enfant, comment se fait-il qu'il se sente de trop dès qu'ils sont tous les trois. Oh! il n'aurait pas à se plaindre s'il pouvait rester à la maison toute la journée. Madame est toujours tellement pressée d'en sortir qu'il serait alors plus près de sa fille qu'aucun père ne l'a jamais rêvé...

Finalement, dans sa chambre, Marie-Paule doit mettre seule son pyjama dont les boutons sont

trop petites et raides. Tout a commencé parce qu'elle riait comme une perdue, et elle se tient coite.

•

Intermittent, chargé de poussière, un vent chaud se lève. Il frappe les passants de son voile, gonfle les jupes, fait bruisser et clapoter les jambes de pantalon. Devant un théâtre désaffecté, à quelque cent pas de l'entrée principale, l'actrice n'a pour cage de scène que le renforcement d'une porte de service. À sa gauche, des vitrines de curiosités émettent les regards, tableaux sur lesquels on aurait dessiné, jusqu'à les noircir, des objets hétéroclites se chevauchant les uns les autres. Le trottoir est aussi large qu'une promenade. La rue est étroite, et le soleil s'y jette par tranches entre les édifices. En face, on a démoli un immeuble pour en construire un autre. La lumière s'épanouit au-dessus de l'excavation et s'épanche sur le mur du théâtre. L'actrice, combattant les éblouissements, dit que cela vaut bien les feux de la rampe. Quant à Marie-Paule, qui aime découvrir sous sa main la chaleur cuisante de sa tête, elle ne se plaint pas.

Le coude replié à la taille comme si elle y retenait la poignée d'un sac à main, l'actrice enchaîne dans une pétarade de mots. Son personnage paraît appréhender qu'on ne l'interrompe ou qu'on ne doute de sa bonne foi: son sourire va s'effriter d'un instant à l'autre, se détacher de ses lèvres. À ses pieds Marie-Paule, qui n'aime pas cette mère de famille en visite dans un hôpital psychiatrique, a pourtant le visage crispé par sympathie.

L'actrice fait semblant d'expliquer au docteur, mi-furieuse, mi-doucereuse, que sa fille n'a pas voulu dire ce qu'elle a dit et que, mais voyons, Marceline, ne mange pas ces pastilles de menthe, tu sais bien que tu n'aimes pas ça. Le ton est aigu, les mots font l'effet d'un sac de haricots secs se déversant dans un bol. Plus l'actrice accélère et plus les spectateurs s'ébahissent, sourcils haussés et mine incrédule. Elle parle si vite, sans s'y perdre ni avoir des ratés, qu'ils

applaudiront bientôt la rapidité du débit en échangeant des regards étonnés, de même qu'ils apprécieraient un exploit physique rarement accompli.

Des odeurs de friture, de choucroute et de saucisse bouillie tourmentent les estomacs. Elles voyagent sur des colonnes d'air qui font cercle un moment, changent de direction ou s'affaissent soudain. Le casse-croûte du coin n'est en réalité qu'une petite cuisine avec guichet sur la rue, et les effluves de cuisson qui s'en échappent sont aussitôt happés par le vent. Les patrons, un homme et une femme bien en chair dont Marie-Paule ne voit jamais que la moitié supérieure du corps, ne dissimulent pas leur joie lorsqu'ils penchent leurs têtes rondes sur le comptoir et voient venir l'actrice. Les autres commerçants sont tout aussi accueillants. Depuis que le théâtre a fermé ses portes, l'actrice est la principale attraction du quartier. Elle préfère se trouver là, dit-elle, plutôt que dans les bassins de touristes où défilent des Japonais et des Américains, qui s'arrêtent un instant parce qu'elle fait couleur locale, puis repartent l'esprit ailleurs déjà.

•

Avec une éclisse trouvée par terre, Marie-Paule gratte un des joints du trottoir, creuse une tranchée entre les blocs de ciment et rejette de petits talus de déblai sur les côtés. Elle a sali sa blouse blanche, noirci ses mains et ses genoux, mais elle ne s'en fait pas. Une enfant trop propre ne peut être une enfant heureuse, dit sa mère. Or, cette chemisette aux broderies ajourées sur la poitrine, au coton si fin qu'il en est transparent, aux manches bouffantes et au collet festonné, est celle que Marie-Paule préfère. Sa mère, qui parfois la laisse s'habiller toute seule et parfois décide même de la couleur de ses culottes, ne lui a pas fait avant de partir le coup des vêtements du dimanche qu'il faut aller enlever tout de suite, on sera mieux pour jouer. L'enfant le regrette, moins cependant qu'elle ne se reproche à elle-même de n'avoir pas été plus raisonnable.

Les poses de l'actrice se détachent sur fond noir, dans le renforcement de la façade qui lui fait une niche. L'enfant peut fermer les yeux tant qu'elle veut, cela n'empêche pas le spectacle de se dérouler, ni sa mère de s'agiter comme la tante Marcelle — tiens! ça ressemble à la Marceline de l'hôpital — qui ne s'arrête pas de parler depuis des années sans s'inquiéter si on l'écoute ou non.

Bien qu'attentive, la petite foule se remue. Les spectateurs fument, mangent et boivent, font claquer des fermoirs de sac à main, multipliant les gestes nerveux ou répondant aux requêtes pressantes du quotidien: un mouchoir à trouver, une main d'enfant à essuyer, quelqu'un à embrasser sous le coup d'une envie irrépressible, l'heure d'un rendez-vous à vérifier. L'actrice parvient de temps à autre à les tirer d'eux-mêmes, mais ils ne tardent pas à y revenir, rappelé à l'attention par leurs corps surtout. Alors, c'est tout le grouillement qui reprend.

Marie-Paule sent peser contre son dos la masse des spectateurs, et derrière eux la ville, toute la ville qui bouge, qui exhale ses rumeurs et ses odeurs, comme un gigantesque animal qui marmonnerait en transpirant sur le béton. Les carrosseries cuites au soleil, qu'on dirait javellisées tant leurs couleurs blêmissent sous l'éclat du métal, les commotions des camions qui font vibrer et miroiter au passage les vitrines des magasins, les explosions de ceux qui filent à pleins gaz, leur ferraille secouée d'un pare-chocs à l'autre, les autobus qui s'éloignent dans un bouquet de vapeurs noires, tout ce tremblement lui plaît, et lui plaît d'autant plus qu'il est le décor de ses après-midi avec sa mère. Rien à voir avec l'univers dépouillé, insonorisé, climatisé de la concession d'automobiles où son père évolue en complet marine et chemise blanche.

Là, derrière les murs de verre teinté qui tranchent la lumière du soleil au profit d'un éclairage au néon, c'est l'affabilité empressée ou présomptueuse des employés qui règle les conversations, commande qu'elles se déroulent à voix basse ou avec une fausse familiarité. L'enfant a souvent la désagréable

impression d'y assister à des jeux lents, serrés, plus ou moins honnêtes de persuasion ou de résistance. Elle a beau examiner les visages des vendeurs et des clients, jamais elle n'y retrouve l'air de légèreté distraite ou d'absorption fixe qu'elle aime tant voir aux piétons. Les acheteurs font le tour des voitures sans d'abord oser les toucher, comme s'il n'était permis que de les renifler, posent un genou au sol et regardent sous la carrosserie, collent le front aux vitres et mettent une main en visière, s'installent au volant et tendent les bras devant eux lorsqu'on leur dit de ne pas se gêner, d'y aller, voyons, d'essayer, font quelques pas en arrière et s'immobilisent dans une attitude de contemplation distante, pesant apparemment le pour et le contre, mais paralysés en réalité par leur ignorance des choses mécaniques, sinon par l'idée d'acheter à crédit... L'enfant connaît bien tout ce rituel. D'ailleurs, il ne se passe jamais rien dans cet endroit d'absolument imprévisible, de drôle ou de saisissant, comme dans la rue parfois.

Avec son plancher de carreaux blancs impeccables, sur lequel reposent les voitures qui n'ont jamais roulé, cet espace lui serait agréable malgré tout, tel un vaste salon agrémenté de bibelots hors de proportion, si son père ne l'y poursuivait de ses interdictions. Soucieux et impatient, il n'y semble toutefois pas plus à l'aise qu'elle. Et s'il l'attrape par le bras, s'il lève la voix et la fait sursauter, lorsqu'elle dépose l'empreinte mouillée de ses mains et de sa bouche sur les carrosseries en s'y mirant, en s'en approchant lentement jusqu'à embrasser sa propre image, ce n'est nullement par vénération pour les voitures, mais parce qu'il en a assez de courir après les marques de doigts pour les effacer.

•

Un jour, se souvient-elle, sa mère l'entraîne avec elle dans la salle de montre et fait une scène, insiste pour la confier à son père, qui s'y oppose. Il travaille et n'a pas le temps de divertir une enfant, ne peut quand même pas la laisser jouer dans les jambes des

clients, allez, elle devrait y mettre un peu du sien. La mère, qui refuse d'écouter, fait non de la tête. Elle dit au père de prendre l'enfant, qu'elle ne la veut pas, qu'elle n'en peut plus de la trimballer comme un deuxième corps. Lui a beau s'imaginer être un père à temps plein, comment comprendrait-il que ce qui la pousse hors de la maison n'est rien d'autre que la peur, ou le désir apeurant, de s'y oublier complètement. Mais le père dit que si elle pense avoir le monopole du malheur, elle se trompe: non seulement s'astreint-il à vendre des voitures du matin au soir, alors que lui-même roulerait volontiers en taxi jusqu'à la fin de ses jours, mais il n'a guère de vie familiale ni amoureuse et s'arrange seul avec son dégoût, sa fatigue. Loin d'accuser sa femme, il l'envie de pouvoir faire ce qu'elle veut, mais il faudrait qu'elle aussi comprenne. La mère en a suffisamment entendu. Elle est à bout et elle s'entête. Elle doit avoir la paix pour préparer une audition et la petite le sait, joue les enfants rejetés, s'accroche à ses jambes depuis le matin, et ça ne peut plus durer...

Au bord des larmes, la mère part. Un des battants de la porte se referme sur elle et emporte, dans son mouvement, la rue qui défile dans le panneau de verre en s'y reflétant. L'enfant se jette à plat ventre sur le sol, hurle et s'agite de tous ses membres, s'exagère le vide intolérable laissé par ce départ, s'imagine y disparaître.

Comme à la pointe d'un cri, lorsque dans l'éclat strident de sa voix le corps s'évade, c'est toute la réalité qui pour elle se trouve un moment suspendue.

Si l'enfant paraît s'enfermer dans sa rage, elle ne s'absente qu'à demi. Elle est aveugle et sourde, voudrait cesser d'exister pour ne plus savoir que sa mère s'est débarrassée d'elle, et cependant elle proteste, incommode son père en vue d'obtenir un renversement inespéré. Son père tente de la calmer, de la prendre dans ses bras ou à tout le moins de la relever, mais elle se cabre et cherche à le mordre, s'entoure de coups de poing et de coups de pied, dresse sans rien voir et de tous les côtés à la fois une barrière affolée, se remue sur le plancher, pour qu'on

sache qu'elle n'est rien ni personne tant qu'on lui refuse ce qu'elle veut. Elle vit cette crise comme un petit meurtre.

Lorsqu'enfin son père s'éloigne, l'enfant s'apaise. Les carreaux sont frais et lisses, presque doux sous la joue, à la différence des tapis de la maison qui respirent la poussière et sur lesquels il est si déplaisant de poser le visage. Toujours sur le ventre, un pan de robe retroussé et rabattu à la taille, les jambes et les bras ouverts dans une attitude de parfait abandon, elle est si détendue maintenant que sa tête et ses membres semblent sur le point de se détacher, son corps sur le point de se fondre au plancher. Elle a oublié sa mère en perdant conscience d'elle-même, et elle est aussi amorphe qu'insensible. Après le petit meurtre, c'est la petite dépression.

Du temps passe, des mots se font entendre à l'autre bout de la salle qu'elle n'écoute pas, des gens se déplacent qui ne la regardent pas. Tandis qu'elle redevient peu à peu réceptive à tout cela, son esprit se remet à fonctionner. Elle n'a que trois ans, quatre tout au plus, mais elle sait réciter sans trop les intervertir les nombres de un à vingt. Dressée sur un coude elle compte les carreaux qui convergent vers son visage. Les regroupant soit en ligne droite, soit en diagonale, elle dessine ainsi du bout de l'œil, sur la blancheur étale du plancher, des motifs qui à peine tracés s'effacent. Au bout d'un moment, elle aperçoit le pied qu'elle agite en comptant; fière d'avoir choisi elle-même ses nouvelles chaussures, elle se lève pour les contempler. Un instant plus tard encore, elle s'est cachée et se demande combien de temps son père mettra à la trouver.

Elle se souvient, oui, d'une voiture à l'intérieur rouge, aux banquettes et aux flancs tendus d'une pellicule de plastique, aux moquettes rases et spongieuses. Elle est planquée là comme dans une eau sombre, à cause des vitres bleutées qui filtrent la lumière. Le cou cassé, la tête appuyée tout au bas du dossier pour échapper à la vue de son père qui va et vient sans la remarquer, elle se repaît des odeurs de cuir et de caoutchouc synthétiques que retient cette

coquille de senteurs, et elle considère longuement le tableau de bord qu'elle voudrait être celui d'une cabine de pilotage ou d'une voiture de course. Les pieds pendants sous le volant, elle est presque heureuse tout à coup d'être seule. Elle ne peut être si calme que parce qu'elle n'a pas à lutter pour l'attention de sa mère ni à craindre ses éloignements subits, ses élans imprévus. Lorsque son père la retrouve, elle a déjà fait semblant d'actionner le levier de vitesse comme la manette des gaz d'un avion, et la voiture a quitté le sol.

•

Les applaudissements crépitent, les mains s'agitent autour de Marie-Paule avec des bruits de clapets, d'ailes trop petites pour les corps énormes des spectateurs qui ne s'envoleront pas. L'actrice salue très bas, puis bondit de côté et tire une paire de lunettes papillon de son sac à accessoires. Le sac contient en outre, oh! presque rien, une tête de micro et un chapeau mou, des lunettes de plongée, un veston noir et un tablier de serveuse pas plus grand qu'une carte de souhaits. À la maison, Marie-Paule doit se cacher dans la penderie du vestibule pour y fouiller. Le chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles, le veston lui allongeant les épaules et l'enveloppant jusqu'aux chevilles, les lunettes de plongée lui couvrant tout le visage, elle s'est endormie là un soir que ses parents recevaient, et sa mère ne l'a dénichée qu'au milieu de la nuit en redonnant leurs manteaux aux invités. Elle l'a crue inanimée sous son masque et elle l'a secouée avec tant de force qu'elle aurait pu lui décrocher le cou, pleurant et criant que sa petite avait failli mourir asphyxiée, suffoquée...! Marie-Paule en a été terrifiée, mais pas bien longtemps: les débordements de sa mère lui étaient aussi agréables qu'ils lui semblaient déraisonnables.

Le soleil s'étant campé au bout de la rue, une ombre coupe la porte de service en diagonale. Le spectacle tire à sa fin, et cela vaut mieux ainsi, car les

édifices dégorgeront bientôt des flots de gens pressés, qui non seulement ne se joindraient pas au petit groupe des spectateurs, mais le bousculeraient en aveugles.

Les lunettes de l'actrice s'étirent vers les tempes comme des gouttes sombres, des aigrettes de brillants dépassant de chaque côté de son front. Elle entame le monologue de la femme extravagante qui a fait tout ce qui était interdit à une femme, et rien de ce qu'on en attendait. Jouant cette vieille increvable dont le besoin de choquer, le goût des émotions fortes et les excentricités ont été jugés admirables tant qu'elle n'avait pas quarante ans, étonnants tant qu'elle n'avait pas soixante ans et ridicules ensuite, elle prétend contempler derrière elle le tourbillon de ses années folles et devant elle le tableau attristant d'«une femme et de son chien / qui n'attendent plus rien / que parfois le médecin».

Lorsque des rimes éclairent un monologue, Marie-Paule trouve à la voix de sa mère un accent incantatoire. D'ailleurs, les numéros de l'actrice lui reviennent souvent en mémoire comme les déclamations d'un chœur de théâtre, aux murmures énigmatiques et cadencés. Mais plus encore que les autres personnages, la femme aux lunettes papillon l'impressionne. L'actrice ne lui ressemble-t-elle pas un peu, qui n'est pas une mère modèle, effacée ou autoritaire, qui ne supporte pas d'être seule avec son enfant à longueur de journée et ne s'acquitte des tâches domestiques qu'à temps perdu, le soir très tard par exemple, quand elle est «trop fatiguée pour penser», qui ne se surveille pas à tout instant et ne prend pas un air honteux en riant, qui ne porte pas de chapeaux à voilette et ne va pas à l'église, sans compter qu'elle est une actrice...? L'enfant lui en veut parfois d'être si différente, comme lorsqu'elle se fait prendre au jeu des comparaisons avec les voisins et attend ses chances de crier «moi aussi», pour s'assurer que ses parents ne font pas d'elle une exception même heureuse. Enviant aux autres leur monde délimité et mille fois exploré («Maman t'a dit de rester sur la galerie, maman ne veut pas que tu

traverse la rue, viens vite, maman s'en va à l'épicerie»), elle est fâchée de ces expéditions qui la mènent dans des coins inconnus de la ville, de ces longs après-midi à ne rien faire dans des salles de théâtre vides, de ces tournées de banlieue où elle accompagne sa mère, comparse qui ne fait que traverser la scène un plateau à la main, et des disputes que ce genre de vie occasionne avec son père. Lorsqu'on ne prend pas l'actrice pour un drôle d'oiseau, Marie-Paule s'excite jusqu'à raconter les avions qui tombent et les vieilles savates, les Marceline qui mangent les pastilles de menthe et les femmes perchées sur les ponts, les serveuses dévoreuses et les lunettes papillon. Courant après son souffle, avalant au cœur des mots qu'elle fait éclater ainsi dans sa gorge, elle s'efforce de tout dire à la fois dans une bousculade effrénée d'idées.

Cependant, puisqu'elle ne peut s'irriter contre sa mère sans se torturer elle-même, elle n'a pas envie non plus d'une existence tranquille. Lorsqu'elles parcourent ensemble les rues, la petite grimpée sur la grande comme un cavalier sur sa monture, elle est plus qu'enchantée d'ailleurs de partager cette vie d'adulte qui n'a rien à voir avec les courses les repas la maison, plus qu'enchantée de cette proximité physique rassurante et exclusive, si enivrante par moments que c'en est intolérable. Et quand sa mère oublie qu'elle est une enfant, à qui on ne devrait pas tout dire et qui ne veut pas tout entendre, elle ne lui en tient pas rigueur, elle prend ses confidences trop à cœur.

S'inspirant du cinéma, de ses images de comédienne ambulante et de starlette, elle s'invente souvent des voyages sans fin sur le siège arrière d'un autobus, des répétitions tardives pendant lesquelles elle s'endort en chien de fusil dans les coulisses, des matinées douillettes à regarder la télévision dans un motel, des représentations dans des villes lointaines où s'élèvent des théâtres imposants, des jours de relâche où elles se baladent toutes deux incognito derrière des lunettes noires, aux montures papillon bien sûr, éprises de leur légèreté et exaltées jusqu'au rire par leur misère portative. Avec dédain pour les

«Mère et fillette cousant à la fenêtre» de ses livres illustrés, elle espère les tournées prochaines et se rêve en mouvement : elle traverse des plaines immenses au milieu desquelles sont incrustées de petites villes où personne ne les attend, elle survole des océans noirs dans un avion comme dans le ventre d'un poisson volant, qui ne risquerait rien à piquer de l'aile si par malheur il manquait de carburant. Parfois, dans la salle des départs d'une aérogare, son père fait au revoir de la main et pleure de la voir pleurer. Plaqué contre un vitrage, il regrette d'avoir crié à l'actrice qu'elle foute le camp, oui, c'est ça, qu'elle disparaisse de sa vie une fois pour toutes, mais qu'au moins elle ne lui enlève pas l'enfant. Car Marie-Paule vit en elle-même de petites ruptures familiales qui en présagent une autre, épouvantable et définitive celle-là. Elle seule en reconnaît l'inéluctabilité à ce qu'il semble, et il faudrait que c'en soit moins alarmant!

•

L'actrice dénoue vivement son minuscule tablier de dentelle et le brandit au-dessus de sa tête. Le menton pointé très haut comme si elle s'apprêtait à diriger un orchestre, elle feint d'ignorer les applaudissements, mais les aspire à pleine poitrine. Dans les yeux des spectateurs, flottent encore les assiettes avec lesquelles la serveuse dévoreuse a jonglé, repoussant un plat pour goûter à l'autre, se payant à même les restes des clients, s'empiffrant sans réussir à calmer sa nervosité, obéissant trop tard à sa mère qui avait l'habitude de lui dire «mange, mais mange donc, ça me fait mourir de te voir picorer, tu n'es pas un poussin!» Lorsque les applaudissements diminuent, l'actrice fléchit brusquement la taille pour les faire reprendre de plus belle. Elle étire de côté les plis de sa jupe et y enfonce la figure, se referme comme une moule.

L'ombre a gagné toute la façade du théâtre. Au bout de la rue, il n'y a plus qu'une clarté pâle. Le soleil a suivi son trajet quotidien entre les blocs d'immeubles, pour aller refroidir là.

Aux frottements de pieds sur le trottoir, mais surtout à l'expression de l'actrice, Marie-Paule devine qu'aux derniers rangs le cercle des spectateurs a commencé de s'effriter. Avant que tous n'aient tourné le dos, l'actrice rafle l'enfant, lui fait un joue-à-joue ardent, puis la lève à bout de bras de même qu'un trophée. Avide de bonheur ou tremblant déjà de désenchantement, elle l'offre au public pour qu'il l'acclame aussi.

L'actrice a déposé son petit fardeau, et elle converse avec deux spectateurs. Sur le trottoir Marie-Paule reste un peu secouée. Souffrant qu'on la prenne et l'étreigne ainsi, puis la laisse de côté, elle est près de croire qu'elle n'est rien du tout. Si triste qu'elle ne demande qu'à se perdre dans sa tristesse pour en oublier la cause, elle ramasse un bonbon qu'elle a échappé plus tôt, mouillé de salive et glissant; il est maintenant enrobé de poussière et de terre, mais elle le pousse quand même au creux de sa joue. Les yeux fermés, prenant garde de ne pas serrer les dents, elle le fait rouler sur sa langue et l'imagine suspendu là, derrière ses lèvres qu'elle n'ose plus refermer.

•

Oui, elle se souvient, elle se souvient même très bien, c'est-à-dire en ajoutant et en retranchant sans plus savoir ce qu'elle ajoute et retranche, après plus de vingt ans, elle se souvient, et ça lui fait un peu mal.